

gorisme matrimonial qu'elle affectait à l'endroit des autres, il semblait que tout cela dut lui être indifférent, tant qu'il ne surprendrait pas un regard de Mariette, le suivant au rond de danse ou caracolant sur un cheval.

Aussi, plus le cheval qu'il montait était rétif et mal disposé, plus il le poussait du côté de la chaumière de dame Marie, afin que Mariette fût témoin de la force et de l'adresse que déployait le moderne Alexandre à dompter le nouveau Bucephale.

Quelquefois son intention était récompensée à moitié : Mariette le regardait par curiosité ; et Conscience, qui le regardait aussi parce que Mariette le regardait, se demandant toujours comment, au lieu d'employer l'éperon et le mors pour réduire l'animal rétif, il n'employait pas ce secours si simple de la parole, de la parole avec laquelle, lui Conscience, faisait en quelques secondes faire aux animaux les plus entêtés tout ce qu'il voulait.

De son côté, Bastien, soit qu'il sentit qu'il y avait un grand amour pour Mariette dans le cœur de Conscience, et une grande tendresse pour Conscience dans l'âme de Mariette, Bastien n'aimait pas Conscience ; quant nous disons qu'il ne l'aimait pas, hâtons-nous de dire que cette absence de sympathie n'allait pas jusqu'à la haine. Conscience était si doux, si bon, si inoffensif, que personne ne pouvait le haïr ; seulement Conscience déplaisait à Bastien, comme déplait une chose qu'on rencontre sur son chemin, un obstacle qui gêne.

Aussi Bastien ne manquait jamais une occasion de railler Conscience, et c'était surtout la douceur angélique de Conscience qui, aux yeux de Bastien, s'offrait comme de la pusillanimité, c'était cette angélique douceur qui faisait tout particulièrement l'objet des railleries de Bastien.

Puis, Conscience n'était pas danseur, Conscience n'était pas cavalier, Conscience n'était point prévôt, trois arts ignorés de Conscience, et dans lesquels nous avons constaté la supériorité de Bastien.

Aussi Bastien raillait Conscience, non-seulement sur ce qu'il était, mais encore sur ce qu'il n'était pas.

Il va sans dire que Conscience écoutait toutes les railleries avec un calme inaltérable.

Cependant il arriva un jour une aventure qui donna à réfléchir à Bastien.

Comme celui-ci avait dans tous les environs la réputation d'un grand dompteur de chevaux,

les fermiers ou les propriétaires des environs qui avaient des poulains indociles ou des chevaux rétifs envoyaient chercher Bastien, et Bastien, en deux ou trois séances, réduisait d'ordinaire les rebelles comme eût pu faire Baucher ou Franconi.

Un jour, on avait envoyé chercher Bastien pour lui faire monter un cheval que venait d'acheter un fermier des environs, nommé M. Destournelles. C'était le dimanche, et Bastien, orgueilleux comme d'habitude, voulant se faire un triomphe public de sa supériorité en équitation, avait choisi la place du village pour manège, et pour heure de ce travail celle de la sortie de l'église.

Au moment où les premières jeunes filles, celles qui sont toujours les plus pressées de retrouver le jour, la liberté et la parole momentanément perdues pendant le service divin, commençaient d'apparaître au seuil de l'église, Bastien apparaissait de son côté sur son cheval rétif, à l'embouchure de la rue aboutissant la place.

Le cheval, pour venir de la ferme à la place du village, c'est-à-dire pour faire une demi-lieue environ, avait mis près d'une heure, contenu qu'il était par son cavalier qui ne voulait rentrer ni trop tôt, ni trop tard, mais à point.

Il en résulta que le cheval était blanc d'écume, qu'il avait les yeux en sang, et qu'il soufflait le feu par les naseaux.

Arrivé sur la place du village, c'est-à-dire sur un terrain digne de lui, les exercices commencèrent.

La victoire parut d'abord se déclarer en faveur de l'homme, mais, soit que le cheval sentit en lui cette dignité instinctive dont parle Buffon, soit qu'il n'eût supporté tous les affronts que lui infligeait Bastien depuis une heure que pour en tirer à la face de tous une vengeance éclatante, quand le cheval vit les marches de l'église garnies comme celles d'un cirque, les fenêtres vivantes comme les loges d'un théâtre, il commença une série d'écartes et de ruades qui se terminèrent par un saut de mouton si inattendu, que, si bon cavalier que fût Bastien, force lui fut de vider les arçons et d'aller rouler à dix pas en avant de sa monture, le nez dans la poussière.

Quant au cheval, à peine fut-il débarrassé de son cavalier, qu'il fit un tête à la queue et reprit au grand galop le chemin de son écurie.

Cette chute fut l'objet d'une grande risée pour tous les jeunes paysans, qui, nous l'avons

dit, éclipsés sans cesse, raillés sans cesse, supplantés sans cesse par Bastien, ne lui portaient pas une vive sympathie ; mais lorsque l'on vit que Bastien, au lieu de se relever avec la rapidité que l'on met en pareille circonstance à se retrouver sur ses pieds, quand on vit, disons-nous, que Bastien restait immobile, étendu à l'endroit où il était tombé, on comprit que la tête ayant sans doute porté, il y avait eu choc, et que le choc avait produit l'évanouissement, et l'on courut pour lui porter secours.

On ne se trompait pas : Bastien était non pas évanoui, mais étourdi.

On le releva, on lui fit boire un petit verre d'eau-de-vie, on lui souffla au visage, et Bastien ouvrit les yeux et la bouche en même temps :

Les yeux, pour les rouler d'une manière féroce autour de lui en cherchant son cheval ;

La bouche pour éclater en juréments, en blasphèmes, qui apprirent aux paysans d'Haramont combien la langue des camps est plus riche que celle du village.

Mais tout à coup ses yeux s'arrêtèrent et sa bouche se ferma, comme s'il eût vu la tête de Méduse.

C'était pis que cela.

C'était Conscience qui, par la même rue témoin de sa fuite, ramenait le cheval rétif ; il était monté sur l'animal, redevenu aussi doux que l'âne paisible sur lequel notre Seigneur fit sa royale entrée à Jérusalem ; et comme il tenait à la main un rameau vert rappelant la palme sainte, comme ses pieds pendaient en dehors des étriers, comme ses yeux étaient bienveillants, comme son sourire était doux, comme tout le monde s'écartait pour le laisser passer, sa ressemblance avec le divin modèle était aussi grande que peut l'être celle d'un pauvre mortel avec un Dieu.

Quant à Bastien, il crut un instant être sous l'empire d'un songe : il se frottait les yeux, il prononçait des paroles inarticulées ; il voyait s'approcher de lui cette calme et vivante réalité, comme il eût vu venir une fantastique et effroyable vision.

— Monsieur Bastien, fit tranquillement Conscience, j'étais sur la route de Longpré, j'ai vu votre cheval qui se sauvait, j'ai craint que vous n'en fussiez inquiet, et je vous l'ai ramené.

Tout le monde éclata de rire, excepté Bastien. Conscience regarda tout le monde d'un air étonné, il ne comprenait pas pourquoi tout le monde riait.

Il rougit, descendit de cheval, en remit la bride aux mains de Bastien, et la main appuyée sur la tête de Bernard, il alla se ranger à quelques pas derrière Mariette, qui, sortie de la messe la derrière de l'église avec dame Marie, regardait tout cela sans trop être au fait encore de ce qui s'était passé.

Bastien oublia de remercier Conscience ; seulement, impatient de reprendre sa revanche, il s'élança sur le dos du cheval. Mais on eût dit que le diable, que l'animal avait un quart-d'heure auparavant au corps, avait été exorcisé par Conscience. Le cheval se soumit à son cavalier sans se permettre une courbette, sans risquer un écart.

Bastien ramena à M. Destournelles son cheval parfaitement dompté.

Il va sans dire que le hussard se garda bien de raconter dans tous ses détails la manière dont il était arrivé à ce résultat, qui lui fit le plus grand honneur aux yeux du fermier.

Seulement, il ne se rendit jamais compte du procédé employé par Conscience pour dompter un cheval qui venait de le désarçonner, lui, Bastien ; et comme il était trop fier pour demander à Conscience son secret, comme, le lui eût-il demandé, Conscience eût été bien embarrassé de le lui dire, le résultat, tout en demeurant patent, laissa la cause dans l'obscurité.

Un autre événement arriva encore, qui, cette fois, au grand désespoir de Bastien, le fit l'obligé de Conscience.

Outre la danse, l'escrime et l'équitation, Bastien cultivait encore la chasse ; avant de partir pour l'armée, Bastien avait été un des plus fins braconniers qui existassent ; depuis son retour, grâce à sa croix de la Légion-d'Honneur, symbole fort respecté à cette époque, il chassait à peu près où bon lui semblait par les terroirs d'Haramont, de Longpré et de Largny.

Une difficulté s'était présentée d'abord : l'amputation qu'avait subie Bastien de l'index et du médium de la main droite lui rendait au premier abord l'exercice du fusil impossible ; mais au lieu de s'entêter à tirer à droite, Bastien apprit à tirer à gauche ; ce fut l'affaire d'un mois à manquer d'abord tout ce qui lui partait, puis les trois quarts, puis la moitié de ses coups ; enfin il arriva à tirer de même force à gauche qu'il tirait autrefois à droite, c'est-à-dire qu'il redevint un des bons tireurs du canton.

Une des chasses favorites de Bastien, parce

que c'est d'ordinaire une des plus giboyeuses, était la chasse au marais.

Le marais où il chassait le plus volontiers, attendu qu'il n'y avait guère qu'un quart-d'heure de chemin pour y venir d'Haramont ou de Longpré, était le marais de Wualu.

C'était là que demeurait un autre fameux chasseur, le malin meunier qui s'était permis à l'endroit de la belle Catherine la plaisanterie de l'œuf d'oie non encore pondue.

Cette plaisanterie, Bastien la connaissait ; mais au lieu de s'en fâcher, il en avait ri plus d'une fois, avec celui qui l'avait faite, ce qui prouvait que ce n'était pas encore lui qui présenterait à la belle Catherine cette plume matrimoniale qu'elle semblait attendre avec tant d'impatience.

Le meunier et Bastien étaient donc les meilleurs amis du monde, et le moment de la chasse venu, ils chassaient trois ou quatre fois par semaine, tantôt ensemble, tantôt séparés.

Un jour donc que Bastien chassait seul dans les roseaux d'un immense étang qui s'allonge du nord au sud dans la vallée, et qui est dominé par une chaussée sur laquelle est bâti le moulin, une bécassine lui partit, qu'avec son adresse habituelle il abattit après son troisième crochet.

La bécassine tomba, mais tomba dans l'étang.

On connaît la répugnance qu'a tout chasseur à laisser perdre son gibier ; cette répugnance était plus grande encore peut-être chez le vaniteux Bastien que chez aucun autre ; il résolut donc d'avoir sa bécassine, à quelque prix que ce fût.

Dans ce but, il posa son fusil à terre pour se faire un secours efficace de ses deux mains, et commença de s'avancer avec précaution sur le terrain tremblant qui borde les étangs.

Arrivé à l'extrémité la plus avancée, il était encore à huit ou dix pieds de sa bécassine.

Bastien, qui était si bon chasseur, si bon cavalier, si bon maître d'armes, Bastien avait un vide dans son éducation, Bastien ne savait pas nager.

Il n'y avait donc pas moyen que Bastien se mit à la nage — ce qu'il n'eût pas manqué de faire, n'eût-il été que nageur de troisième ordre, pour aller chercher sa bécassine.

Dans ce moment, Bastien eût bien certainement donné un de ses autres talents au choix pour être nageur.

Il n'en résolut pas moins d'avoir sa bécassine.

Heureusement l'étang de Wale n'a pas de courant, l'oiseau demeurait donc à la même place.

Bastien jeta les yeux autour de lui et avisa un saule ; il alla à ce saule, en cassa la plus longue branche et revint à l'extrémité de son mouvant promontoire.

De là, en ajoutant la longueur de son bras à la longueur de la branche, il atteignit presque la bécassine.

Il l'atteignit même.

Seulement l'extrémité de la branche était si pliante qu'elle n'avait aucune puissance pour ramener l'oiseau à lui.

Il s'agissait, par un miracle d'équilibre, de gagner cinq ou six pouces en se penchant en avant.

Bastien se pencha, Bastien se courba, Bastien décrivit un demi-cercle.

Enfin, Bastien fit un si grand effort, que la tête, comme on dit, emporta le derrière et que Bastien fit un plongeon.

Bastien comprit à l'instant même la conséquence de cette chute.

Il y avait dix à parier contre un qu'il était un homme noyé.

Aussi, quelque court que fût le moment qui lui était donné, il en profita pour jeter un cri de détresse, que la situation dans laquelle il se trouvait rendit on ne peut plus lamentable.

Par bonheur, Conscience, revenant de Valenciennes, suivait la chaussée de l'étang, accompagné de son fidèle Bernard ; il entendit ce cri et se précipita vers le point de l'étang où il lui sembla qu'il avait été poussé.

Un chemin était frayé dans les joncs, Conscience suivit ce chemin, et arriva sur l'extrémité du promontoire d'où Bastien, comme le dit plus tard le facétieux meunier, avait piqué une tête à la hussarde.

Il vit un grand bouillonnement dans l'eau, troublée par la vase qui montait à sa surface.

Puis, au milieu de ce bouillonnement, des mains crispées qui sortaient de l'eau et saisissaient vainement l'air.

Il n'eut pas besoin d'en voir davantage, il comprit qu'un homme se noyait, et sans savoir quel était cet homme, il fit un signe à Bernard, qui s'élança dans l'étang et disparut.

Cinq secondes après, il reparut tenant Bastien par le collet de sa veste, et nagea avec lui vers le bord de l'étang où Conscience le reçut et le tira à lui aux trois quarts mort.

Alors tous deux seulement se reconnurent : Conscience avec une satisfaction réelle d'avoir tiré Bastien d'un si grand danger ; Bastien avec une légère honte d'avoir reçu de Conscience un si grand service.

Mais comme, au bout du compte, c'était un honnête garçon que Bastien, et que la crainte qu'il avait eue de perdre la vie lui avait donné la mesure du désir qu'il avait de la conserver, il commença par remercier Conscience du fond du cœur ; puis, comme Bernard, lui aussi, avait puissamment contribué à son salut, aimant mieux devoir quelque chose à un chien qu'à un homme, il s'arrangea de manière à ce que la plus grande gloire de l'événement revint à Bernard.

Aussi, toutes les fois que Bastien rencontrait Bernard, le caressait-il avec une affectation de reconnaissance qui n'était point sans une pointe d'ingratitude pour Conscience.

Mais Conscience ne remarqua point cette nuance qui eût été douloureuse pour tout autre cœur moins chrétien, et toutes les fois que la conversation revenait sur ce sujet fort désagréable à Bastien, Bastien disait du bout des dents avec une fausse gaieté :

— Oh ! ma foi oui, j'étais bien bas, et sans le pauvre Bernard, il est probable que je serais mangé à cette heure par les brochets du père Charpentier ; n'est-ce pas, Conscience ?

Conscience répondait simplement :

— Oh ! Bernard est un si bon chien !

Les jours, les mois, les années s'écoulaient au milieu de ces événements si simples, qu'ils faisaient, à bien peu de chose près, et à part les incidents que nous avons racontés, chaque lendemain le miroir de la veille.

On en était ainsi arrivé aux derniers jours du mois d'octobre 1813, et c'était vers le milieu d'un de ces jours-là que le père Cadet, revenant de visiter sa terre, avait retrouvé dame Marie, Mariette, le petit Pierre, Madeleine, Conscience, et Bernard, groupés au seuil de la chaumière de droite, et avait emmené à sa suite dans la chaumière de gauche et dans l'ordre que nous avons dit, la mère, l'enfant et le chien.

C'était le soir même que commençaient les veillées. En allant porter avec Mariette le lait à la ville, Conscience, le matin même, était revenu par cette partie de la forêt qu'on appelle la Châtaigneraie, et il avait recueilli un gros sac de châtaignes que Bernard avait ramené dans sa voiture.

Ces marrons, arrosés de quelques bouteilles de cidre doux, devaient faire les frais de la soirée et tenir lieu, dans ce raout de village, du souper et des rafraîchissements que l'on sert dans les raouts des villes.

La veillée avait lieu dans une immense cave où chaque jeune fille apportait son rouet et sa quenouille ; une lampe suspendue au plafond éclairait tous ces frais visages de sa tremblante lueur ; on y voyait mal, c'est vrai, mais on n'a pas besoin d'être éclairé au gaz pour filer au rouet ou au fuseau, et à ce demi-jour le travail perdait peu et l'amour gagnait beaucoup.

Comme on le présume bien, du moment où les jeunes gens étaient admis à la veillée, Bastien, admis comme les autres et même à l'exclusion des autres, si besoin avait été, Bastien en faisait le principal ornement.

Bastien, pour les soirées du dimanche, inventait une foule de jeux qui tous, malgré le mérite de l'imagination, n'avaient pas la chance d'être adoptés. Quelques-uns, soumis au conseil des mères ou même aux plus raisonnables des jeunes filles, paraissaient un peu trop hussards pour être reçus sans corrections.

Mariette, comme toutes les jeunes filles du village, assistait à ces veillées ; c'eût été se faire remarquer, c'eût été paraître méprisante, comme on dit à Haramont, que de rester, à l'âge de Mariette, hors du cercle des jeunes filles de son âge.

Seulement il était rare que Mariette chantât des chansons, dansât des rondes ou jouât à ces petits jeux auxquels M^{me} de Longueville ne prenait jamais part, sous le spécieux prétexte qu'elle n'aimait pas les jeux innocents.

Mariette restait donc d'ordinaire assise dans un petit coin, tenant dans ce petit coin le moins de place possible, et ayant en face d'elle, dans le coin opposé, Conscience, couché ou debout, avec Bernard à ses pieds, et regardant le charmant visage de la jeune fille, non-seulement avec ses yeux, mais avec toutes les aspirations de son corps.

D'habitude on contestait la place, non pas à Conscience : si l'on eût voulu faire un affront à Conscience, tout le village, qui adorait le pauvre innocent, comme on l'appelait, se fût levé en masse pour tirer vengeance de cet affront ; mais on contestait la place de Bernard, qui étant un simple quadrupède, ne prenant à ces chants, à ces danses et à ces jeux qu'un intérêt

secondaire, et tenant une place énorme, gênait beaucoup la société et ne l'aidait en rien.

Ce soir-là, il avait été fait une exception en sa faveur, attendu la part qu'il avait prise à l'agrément de la soirée en voiturant les châtaignes de Villers-Cotterêts à Haramont.

La soirée, au reste, se présentait bien, elle se présentait avec ces conditions d'égoïsme qui, selon Lucrèce, le poète latin, doublent le bonheur.

Le temps était froid, sombre et tempétueux au-dehors, et, bien abrités dans la cave chauffée d'une double chaleur, les jeunes gens et les jeunes filles écoutaient siffler le vent dans les branches dont il enlevait les feuilles jaunies, et qui tourbillonnaient dans l'air comme un vol funèbre d'oiseaux de la nuit.

Tout le monde avait donc pris la place de l'année précédente. Celles des femmes qui, comme Mariette, il y en avait deux ou trois, comptaient rester simples spectatrices des jeux, avaient eu la précaution de se munir de leur rouet et filaient.

C'était toujours par des chansons que commençaient ces sortes de soirées, chansons parfois un peu légères dans leur naïveté ; mais, on le sait, la pudeur des jeunes filles de village ne s'effarouche pas aussi facilement que la pudeur des demoiselles de la ville, et ce qui ferait rougir et se détourner les dernières, n'excite d'habitude chez les premières qu'un franc et bon rire.

On tira au sort à qui chanterait la première chanson ; on savait que Mariette s'excusait toujours de prendre un rôle actif dans la soirée, de sorte qu'on excluait tout naturellement son nom du concours.

Tous les noms furent mis dans un chapeau. On apporta le chapeau devant Conscience, c'est-à-dire devant l'innocent, lequel allongea le bras et tira le nom de Catherine.

C'était un grand plaisir pour tout le monde quand Catherine chantait. Catherine, non-seulement savait les plus belles chansons, mais encore Catherine les chantait avec un esprit et une accentuation qu'elle avait, disait-on, pris aux spectacles de Paris, quand elle y accompagnait cette maîtresse qui, à ce qu'elle prétendait, avait été si bonne pour elle.

Aussi Catherine ne se fit-elle pas prier : elle appela neuf de ses amies ; les dix jeunes filles se prirent par la main, chacune reçut le nom qui lui revenait dans la ronde, on balança les bras en avant et en arrière, on tourna doucement, et la

voix légèrement métallique de Catherine commença la chanson suivante, dont nous regrettons de ne pas pouvoir donner l'air comme nous donnons les paroles :

Nous étions dix filles dans un pré,

Toutes les dix à marier :

Y avait Dine,

Y avait Chine,

Y avait Suzette et Martine.

Ah ! Ah !

Et Catherinette et Catherina,

Y avait la jeune Lison,

La comtesse de Montbazou ;

Y avait Madeleine,

Avec la Du Maine.

Le fils du roi vint à passer,

Nous a toutes saluées :

Salut à Dine,

Salut à Chine,

Salut à Suzette et Martine.

Ah ! Ah !

A Catherinette et Catherina ;

Salut à la jeune Lison,

A la comtesse de Montbazou,

Salut à Madeleine,

Baiser à la Du Maine.

Nous a toutes saluées,

Des bagues il nous a données :

Bague à Dine,

Bague à Chine,

Bague à Suzette et Martine.

Ah ! Ah !

A Catherinette, Catherina.

Bague à la jeune Lison,

A la comtesse de Montbazou ;

Bague à Madeleine,

Diamants à la Du Maine.

Des bagues il nous a données,

Puis il nous invita à souper.

Pomme à Dine,

Pomme à Chine,

Pomme à Suzette, à Martine.

Ah ! Ah !

A Catherinette et Catherina ;

Pomme à la jeune Lison,

A la comtesse de Montbazou ;

Pomme à Madeleine,

Orange à la Du Maine.

Il nous invita à souper,

Puis il nous emmena coucher.

Paille à Dine,

Paille à Chine,

Paille à Suzette, à Martine.

Ah ! Ah !

A Catherinette et Catherina.

Paille à la jeune Lison,

A la comtesse de Montbazou,

Paille à Madeleine,

Bon lit à la Du Maine.

Il nous emmena coucher ;

Enfin, nous a renvoyées :

Renvoya Dine,

Renvoya Chine,

Renvoya Suzette et Martine.

Ah ! Ah !

Et Catherinette et Catherina.

Renvoya la jeune Lison,

La comtesse de Montbazou,

Renvoya Madeleine,

Garda la Du Maine.

La ronde de Catherine eut un grand succès auprès de tous les jeunes gens et de toutes les jeunes filles ; mais il n'en fut pas de même auprès de Bernard, qui, comme s'il eût voulu protester contre la légèreté des deux derniers couplets, leva la tête, regarda avec inquiétude du côté de la porte, et fit entendre un long hurlement.

Il va sans dire que cette espèce de protestation fut fort mal reçue par la joyeuse société, qui imposa silence à Bernard, et qui, d'une voix unanime, demanda une seconde chanson.

On mit une seconde fois les noms de tous ceux qui composaient la veillée dans un chapeau où Conscience, qui paraissait plus préoccupé que les autres du hurlement de Bernard, plongea la main.

Cette fois il en tira le nom de Bastien.

Une chanson n'était pas chose à effrayer beaucoup Bastien ; il avait un répertoire tout entier ; seulement son répertoire était tout spécial, et les jeunes filles les moins bégueules parurent s'inquiéter légèrement de la chanson qu'allait chanter le hussard.

— Ah ! ah ! fit celui-ci, retrouvant sa moustache, c'est donc à moi à vous dire une chanson.

— Oh ! oui, dirent les jeunes filles, mais une belle, n'est-ce pas ?

— Comment ! une belle, fit Bastien, mais je n'en sais pas d'autres que des belles.

Un murmure d'incrédulité passa parmi les assistants.

Presque aussitôt, pour rassurer la société, Bastien entonna à voix haute la chanson suivante :

Les hussards en campagne,

Rintintin !

Les hussards en campagne,

Rintintin !

Un pied chaussé et l'autre nu,

Pauvre hussard ! d'où reviens-tu ?

Rintintin !

Mais à ce moment une opposition qui s'était manifestée de le premiers vers éclata.

— Ah ! monsieur Bastien, demandèrent les

jeunes filles en joignant les mains, une autre, une autre !

— Comment, une autre ?

— Oui, oui, une autre, s'il vous plaît.

— Pourquoi cela, une autre ? demanda Bastien.

— Mais parce que nous connaissons celle-là, dirent les jeunes gens, tu nous l'as déjà chantée plus de dix fois.

Bastien se retourna vers les jeunes gens en fronçant le sourcil.

— Eh bien ! mais, dit-il, quand je vous l'aurais déjà chantée dix fois, s'il me plaît de vous la chanter onze ?

— Tu es libre, Bastien, mais nous sommes libres de nous en aller pour ne pas l'entendre.

Et deux ou trois firent un mouvement pour sortir.

Il paraît que Bernard était de l'avis de ceux qui protestaient, car il souleva la tête une seconde fois de terre et poussa un second hurlement plus long et plus lugubre encore que le premier.

Quelque chose comme un frisson passa dans l'esprit de tout le monde.

— Mon Dieu ! dit Mariette, y a-t-il donc quelqu'un qui se meurt dans les environs ?...

— Feras-tu un peu taire ton chien s'écria Bastien ?

— Je puis bien dire à Bernard : Va chercher Bastien quand Bastien se noie, dit Conscience, mais je ne peux pas lui dire : Tais-toi, quand Bernard veut parler.

— Ah ! tu ne peux pas le faire taire, dit Bastien ; eh bien ! c'est moi qui m'en chargerai, s'il hurle une troisième fois.

— Bastien, dit Conscience avec sa voix persuasive, ne vous frottez jamais à Bernard, je vous le conseille.

— Et pourquoi cela ? demanda Bastien.

— Pourquoi ? Bernard vous en veut.

— Bernard m'en veut ? Ah ! ah ! et à quel propos ?

Conscience tourna ses grands yeux bleus si doux et si limpides vers Bastien :

— A propos de ce que vous ne m'aimez pas, Bastien, et Bernard, qui m'aime, n'aime pas ceux qui me haïssent.

Tout le monde resta muet, même Bastien, à cette mélancolique réponse.

— Ah ! cette bêtise ! murmura Bastien, je ne te haïs pas, moi, au contraire.

Et il tendit la main à Conscience.

Conscience lui donna la main en souriant.

Bernard leva la tête, allongea la langue et lécha les deux mains réunies de Conscience et de Bastien.

— Tu vois bien qu'il ne me hait pas, continua Bastien, qui tenait à prononcer le mot hait à sa manière.

— Parce que tu as du bon au fond, dit Conscience, et que parfois tu te dis que ce mauvais sentiment que tu as pour moi est injuste.

L'opinion émise par Conscience était si exactement l'expression de ce qui se passait dans le cœur de Bastien, que celui-ci, ne trouvant pas un mot à répondre, changea le sujet de la conversation.

— Eh bien ! fit-il, vous demandez donc une autre chanson ?

— Oui, oui ! dirent toutes les voix.

— Eh bien ! on va vous en dire une, une ronde bressanne, et avec l'accent encore ; mais il faut m'habiller pour cela.

— Comment, t'habiller ? dirent les garçons.

— Oui, et que ces demoiselles m'habillent en vieille mère et de leurs blanches mains, ou sinon bonsoir, je ne chante pas.

— Et qu'à cela ne tienne, dirent les jeunes filles ; que vous faut-il, Bastien ?

— Oh ! il suffira d'un bavolet, d'un fichu et d'un tablier ; on y ajoutera un rouet et une quenouille, peut-être bien que j'emmèlerai un petit peu de fil, mais tant pis, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, comme on dit au régime.

Puis il ajouta, selon son habitude déjà accusée par nous :

— Oh ! le rrrégiment, c'était le plaisir !

Comme tous les objets que demandait Bastien n'étaient pas bien difficiles à se procurer, il fut bientôt transformé en vieille fileuse, et nous devons dire, pour rendre hommage à la vérité, que lorsque Bastien, avec ses moustaches et se cadenettes, coiffé d'un bonnet de vieille, avec un fichu modestement épinglé sur sa poitrine, avec un tablier noué devant lui, avec des lunettes lui piquant le nez, s'assit au milieu de la cave, passant la quenouille à sa ceinture, et mettant le rouet en mouvement avec son pied gauche, tandis que de sa main droite il tirait et mouillait le fil, nous devons dire que le triomphe qu'il ambitionnait fut complet et que chacun, même Mariette, battit des mains et éclata de rire.

Il n'y avait que Bernard qui paraissait inquiet.

Mais cette inquiétude préoccupait le seul Conscience, qui commençait à comprendre que Bernard n'était pas ainsi inquiet pour rien ; et sans s'en préoccuper, sans savoir même qu'elle existât, Bastien, avec un accent nasal des plus prononcés, commença cette chanson avec accompagnement de rouet :

Ah qu'y fait donc bon,
Qu'y fait donc bon
Garder les vaches
Au pasquier des bœufs
Quand on est deux !
Quand on est quatre on s'embarrasse ;
Quand on est deux
Quand on est deux
Ça va bien mieux.
Zon, zon, zon.

Il va sans dire que cette même syllabe répétée trois fois avait pour but de traduire le bruit du rouet. Malheureusement, nous ne pouvons sur le papier conserver l'accent et rendre la grimace de Bastien, sans quoi nous ne doutons pas que nous n'arrivassions à produire sur nos lecteurs la même impression que Bastien produisit sur la société, c'est-à-dire un effet de fou rire.

Encouragé par ce début, Bastien reprit :

Holà ! sais-tu pas, petite bergère,
Ton p'tit mollet rond
Passe sous ton jupon.
T'as beau, jusqu'au menton, relever ta gorgère,
T'a quinze ans passés,
Ça se connaît assez.
Zon, zon, zon.
Petite Isabeau, si tu voulais m'entendre
Sans t'y offenser.
Je voudrais t'embrasser.
Oh ! si tu savais comme je suis tendre,
Tu goûterais en ce jour
Le plaisir des amours.
Zon, zon, zon.

La belle Isabeau, charmée de l'entendre,
Quitta ses sabots
Pour danser sous l'ormiau.
La belle Isabeau, charmée de l'entendre,
Oublia sa rigueur,
Et lui donna son cœur.
Zon, zon, zon.

Oh ! qu'y fait donc bon !
Qu'il fait donc bon
Garder les vaches
Au pasquier des bœufs
Quand on est deux !
Quand on est deux.
Quand on est quatre, on s'embarrasse ;
Quand on est deux,
Quand on est deux
Ça va bien mieux.
Zon, zon, zon.

Bastien achevait à peine son refrain au milieu des applaudissements des jeunes gens et des jeunes filles, que Bernard, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour continuer la chanson de Bastien, reprit la dernière phrase musicale où le hussard l'avait laissée, puis montant graduellement des notes basses aux notes les plus élevées, remplit toute la veillée du plus funèbre hurlement que des oreilles humaines aient jamais entendu.

Cette fois, Bastien lui-même n'eut pas le courage de menacer Bernard.

A ce hurlement succéda donc un silence plus sombre encore. Mais tout à coup, au milieu de ce silence, Conscience se leva et prononça ces deux paroles terribles :

— Le feu !

En même temps on entendit le tocsin qui commençait de sonner à toute volée dans l'église du village.

Et au dehors, poussé par toute la population effarée, le cri : *Au feu !*

XI.

SUIITE DE CE QUI SE PASSAIT AU VILLAGE
D'HARAMONT DE 1810 A 1813.

Le plus terrible cri qui puisse être poussé par la terreur humaine est bien certainement le cri : *Au feu !*

Surtout quand ce cri, accompagné du tocsin, est jeté dans une nuit sombre et tempétueuse.

Aussi, à ce cri, jeunes gens et jeunes filles se précipitèrent hors de la cave et se répandirent dans la rue, suivant le torrent qui roulait dans la direction du nord-ouest.

Au-dessus des maisons du village on voyait une grande lueur se répandre au ciel, augmentant d'instant en instant et se constellant d'étincelles que le vent roulait à travers de sombres tourbillons de fumée.

A peine les jeunes gens et les jeunes filles de la veillée furent-ils arrivés aux dernières maisons du village, que n'ayant plus d'obstacles devant eux, ils mesurèrent le sinistre dans toute son étendue.

La ferme de Longpré était en flammes !

Mariette aperçut le père Cadet qui, les bras croisés, monté sur une pierre, regardait l'incendie, n'y portant pas secours, sans doute dans la certitude où il était que le faible secours que

pouvait apporter un pauvre vieillard en pareille circonstance était un secours inutile.

— Oh ! mon Dieu ! [père Cadet, s'écria Mariette, qu'y a-t-il donc ?

— Tu le vois bien, petite fille, dit le vieillard.

— Mais enfin !...

— Il y a que, quoique je lui en aie dit, cette entêtée de Julienne a rentré son foin mouillé, et que probablement le feu aura pris tout seul.

— Oh ! pauvre Julienne ! pauvre Julienne ; s'écria Mariette.

Julienne était cette fermière qui donnait tous les jours à Mariette huit mesures de lait à porter à Villers-Cotterêts.

Puis, comme stupéfaits, les paysans s'étaient arrêtés, et comme pétrifiés, regardaient cet incendie.

— Oh ! vous qui êtes des hommes, s'écria la jeune fille en se retournant vers Bastien, vers Conscience et vers les autres jeunes gens, au secours ! au secours !

Cet appel de Mariette fut électrique ; moins le père Cadet et deux ou trois autres vieillards qui restèrent immobiles à l'entrée du village, chacun se précipita vers le théâtre de l'incendie.

En général, le feu est un des accidents pour lesquels on a le moins besoin d'exciter la pitié publique ; on dirait qu'en voyant les terribles effets du feu, chacun craint le feu pour soi-même, et par un sentiment naturel d'égoïsme se prête à l'éteindre, même au risque de quelque danger.

La petite ferme incendiée était de l'autre côté d'un ravin, à cinq cents pas à peine, si l'on eût pu y arriver en droite ligne ; mais il fallait descendre la montagne et la remonter, ce qui doublait la distance.

Au fur et à mesure que l'on approchait, on distinguait à la lueur des flammes ceux qui, les premiers arrivés, couraient effarés autour de ce volcan ou qui essayaient de porter d'inutiles secours.

Comme l'avait dit le père Cadet, c'étaient effectivement les granges qui brûlaient ; mais, des granges, le feu avait rapidement gagné le corps du bâtiment.

Quelques minutes suffirent à Mariette, à Bastien et à Conscience pour arriver à la ferme.

Ils étaient immédiatement suivis de tous ceux qui avaient quitté la veillée avec eux.

Les premiers arrivés avaient été obligés d'enfoncer la porte. Julienne avait sans doute été passer la soirée dans les environs. Les garçons

de charrue étaient au cabaret ; la fille de ferme était probablement à ses amours.

En entrant dans la cour, on avait entendu les mugissements des bestiaux. Chacun sait l'étrange effet produit par le feu sur les animaux domestiques ; d'habitude, rien ne peut les faire sortir de l'endroit où ils sont. Les chevaux restent à l'écurie, les bœufs à l'étable, les moutons à la bergerie, jusqu'à ce que la mort vienne les y prendre.

Les premiers venus avaient tout tenté pour sauver chevaux, vaches et moutons ; mais ils avaient résisté dans leur entêtement ordinaire, et la pauvre Julienne risquait non-seulement de voir sa ferme brûlée, mais encore de perdre dans cet incendie tout le bétail, ce qui était sa véritable ruine.

Mais alors se manifesta cette étrange puissance que Conscience avait sur les animaux : d'abord il entra dans l'écurie, parla aux chevaux tout frissonnants ; dans leur terreur ils avaient brisé leurs licols et s'étaient réunis comme en un groupe dont les têtes formaient le centre, accueillant par des ruades quiconque essayait de s'approcher d'eux ; mais à la voix de Conscience, ils levèrent la tête et hennirent, le jeune homme s'approcha au milieu d'une fumée sillonnée par les flammèches de paille qui tombaient à travers les claires-voies du plancher, monta sur l'un d'eux, le dirigea sans difficulté vers la porte et sortit dans la cour, suivi de tous les autres ; puis, comme ils couraient effarés, il les siffla avec une modulation toute particulière, et tous vinrent dans un coin se ranger autour de celui qu'avait monté Conscience.

Puis, de peur qu'ils ne s'effarouchassent de nouveau, il ordonna à Bernard de les garder, soin dont Bernard s'acquitta à l'instant même.

Alors il entra dans l'étable aux vaches, comme il était entré dans l'écurie aux chevaux ; deux ou trois hommes qui avaient tenté d'y entrer avant lui avaient été renversés, foulés aux pieds et avaient renoncé à toute tentative sur ces animaux furieux ; mais Conscience marcha droit au taureau, qui faisait en mugissant voler la paille de la litière. Il le prit par ses naseaux tout fumants et le tira à lui, soumis et obéissant. Au moment où elles virent le taureau marcher devant elles, les vaches le suivirent, et au bout d'un instant, vaches et taureau, mis à la garde de Bernard, comme les chevaux, pliaient sur leurs jambes frémissantes et se couchaient sur le fumier humide, à l'abri de l'incendie.

Restaient les moutons : Conscience n'eut pas même besoin d'entrer dans l'étable qui, du reste, était déjà presque en flammes ; de la porte il les appela à la manière des bergers, et à sa voix ils se précipitèrent comme une avalanche, avec des bonds et des bêlements qui témoignaient à la fois de la terreur qu'ils avaient ressentie et de la joie qu'ils éprouvaient d'être sauvés.

Les paysans avaient regardé Conscience accomplir cette triple opération, jugée impossible, avec un étonnement mêlé d'une espèce de vénération. Bastien surtout, qui avait failli être foulé aux pieds par les chevaux et éventré par les bœufs, Bastien qui, pour faire sortir un mouton, avait été obligé de l'emporter sur ses épaules, Bastien était tenté de regarder Conscience comme un de ces sorciers de village à qui l'on attribue une foule de miracles plus extraordinaires les uns que les autres. Seulement, ces miracles qu'on leur attribue, nul ne les leur voit jamais faire, tandis que Conscience, aux yeux de tous, avec sa simplicité ordinaire, venait d'accomplir trois choses réputées impossibles aux yeux des spectateurs.

Les paysans se groupaient donc autour de lui, comme si de ce jeune homme si simple devait leur venir quelque inspiration sublime, devant laquelle le feu reculait où s'éteignit, quand tout à coup des cris terribles retentirent au loin, d'abord dans la direction de la tour de Vez, mais se rapprochant de seconde en seconde ; c'étaient des cris de femme déchirants, désordonnés, qui n'avaient rien d'humain, et au milieu desquels on distinguait seulement ces mots qui expliquaient tout.

— Mon enfant ! mon enfant ! sauvez mon enfant !

C'était Julienne qui accourait haletante, les cheveux épars, les bras tendus ; son enfant, un enfant de trois ans à peine, avait été laissé par elle aux soins de la fille de ferme, qui l'avait enfermé dans la chambre et avait été passer sa soirée au village de Bonneuil, sachant que Julienne était allée chez son père, fermier à Vez, et devait y passer la nuit.

Mais de Vez, Julienne avait vu l'incendie et avait reconnu que c'était sa ferme qui brûlait ; elle était accourue, et sur le chemin elle avait rencontré une femme courant comme elle.

Cette femme, c'était la malheureuse fille de ferme qui, comprenant les suites que pouvait avoir son imprudence, se hâta de son côté, espérant arriver à temps pour sauver l'enfant.

En l'apercevant, en la voyant seule, la pauvre mère avait tout compris, et alors, la laissant bien loin en arrière, avec la force, le courage, la fureur d'une mère, elle avait, avec ses cris déchirants qu'on avait entendus de loin, repris sa course insensée.

A ces cris : « Mon enfant ! mon enfant ! sauvez mon enfant ! », tout le monde frissonna.

On s'était occupé de sauver chevaux, vaches, moutons, et on avait laissé le feu s'emparer de la maison que l'on croyait vide ; on avait sauvé la fortune de Julienne, et on avait laissé le feu dévorer sa vie.

Tout le monde s'écarta devant cette femme qui vint d'un tel élan frapper la porte de la cuisine, que cette porte s'enfonça ; mais à l'instant même, l'air pénétrant dans l'intérieur, le feu sembla jaillir de tous côtés.

On ne pouvait parvenir au premier, c'est-à-dire à la chambre où était l'enfant, que par un escalier de bois.

L'escalier était en feu.

Julienne se jeta tout au travers des flammes, mais on se précipita derrière elle, on l'arrêta, on la força de revenir à reculons jusque dans la cour.

Mais là ses cris redoublèrent, les bras tendus vers les fenêtres éclairées par les flammes et dont les vitres pétillaient en éclatant devant la chaleur : elle n'avait qu'un cri, cri terrible, gémissement de mère, cri de lionne :

— Mon enfant ! mon enfant ! mon enfant !

Mariette regarda autour d'elle et vit tous ces hommes consternés.

On chercha Conscience, Conscience avait disparu.

— Oh ! Bastien, Bastien ! dit-elle, ne voyez-vous pas cette pauvre mère ?

— Oh ! monsieur Bastien ! s'écria Julienne, vous un soldat, vous qui n'avez peur de rien...

— Mordieu ! s'écria Bastien, c'est comme si vous me disiez : Bastien, jette-toi du haut en bas du clocher d'Haramont ; j'aurais autant de chance d'en revenir, mais n'importe, j'essaierai.

Et il s'élança dans l'intérieur, accompagné des cris de : Courage ! Bastien ! courage !

Ces cris s'élançaient de toutes les bouches, on plut jaillissait de tous les cœurs.

Mais malgré cet encouragement, Bastien parvint jusqu'à la moitié de l'escalier à peine et reparut bientôt, marchant à reculons et ayant l'air de repousser les flammes avec ses mains.

Il avait les cheveux et les moustaches brûlés. Dieu et Diable. — Vol. V. No. 10.

— Oh ! Bastien, Bastien mon sauveur ! s'écria Julienne, Bastien encore un effort !

Bastien s'élança une seconde fois et disparut dans la fumée, mais sous ses pieds s'éroula l'escalier enflammé, et il retomba au milieu des débris.

Il n'y avait plus même l'espoir de parvenir jusqu'à la chambre de l'enfant, puisque l'escalier venait de s'abîmer.

Mais l'espoir, perdu pour tous, n'est jamais perdu pour une mère.

— Par la fenêtre ! cria Julienne, par la fenêtre ! il y a ici une échelle, il doit y avoir là une échelle. — O mon Dieu ! mon Dieu ! si j'avais cette échelle, j'irais chercher mon enfant moi-même.

— Mille tonnerres ! cria Bastien furieux, l'échelle, l'échelle ! et je jure que personne n'ira chercher l'enfant que moi.

Mais on cherchait vainement l'échelle, et la pauvre mère tordait ses bras avec des hurlements de désespoir.

En ce moment, une voix douce se fit entendre au-dessus de toutes ces têtes, comme si cette voix venait du ciel.

— Place ! place ! disait-elle, voilà l'enfant !

On leva les yeux et on aperçut au milieu de la flamme et de la fumée Conscience, qui tenait l'enfant entre ses bras et s'approchait de la fenêtre.

C'était lui qui avait pris l'échelle, qui avait tourné par le jardin, et qui, entré par une fenêtre, était parvenu jusqu'au berceau de l'enfant à moitié asphyxié.

Puis il avait voulu reprendre le chemin par lequel il était venu, mais la chute de l'escalier avait fait jaillir les flammes, et le chemin par lequel il pouvait rejoindre son échelle était coupé.

Voilà pourquoi il apparaissait à la fenêtre de la cour, l'enfant dans ses bras.

— Un drap, une couverture où jeter l'enfant ! cria Conscience.

Deux ou trois personnes se précipitèrent dans la maison ; quant à la pauvre mère, elle était immobile, les bras tendus vers son enfant, poussant des sons inarticulés.

Ceux qui étaient entrés dans la maison revinrent avec une couverture qu'ils étendirent sous la fenêtre en la tenant fermement par les quatre coins.

Il était temps : comme furieuse de se voir enlever sa proie, la flamme apparaissait de tous